

# L'Art du cadrage

Sylvie Germain<sup>1</sup>

Qu'est-ce qu'une fenêtre ? Une ouverture pratiquée dans un mur pour laisser pénétrer l'air, la lumière, le vent, des fragments du dehors ; une embrasure où affleure le visible, passe parfois de l'imprévu. J.-B. Pontalis a choisi ce vocable comme titre d'un de ses livres, sans article et au pluriel, *Fenêtres*, et l'a inscrit, avec article défini et au singulier, *La Fenêtre*, en entrée du « petit lexique à usage personnel » où il recense, sans ordre alphabétique, « un certain nombre de mots appartenant à [son] Vocabulaire, privé celui-là ». Ce livre porte en épigraphe un des poèmes que Rilke a écrits en français ; trois strophes extraites du cycle intitulé *Les Fenêtres* :

*Fenêtre, toi ; ô mesure d'attente  
tant de fois remplie,  
quand une vie se verse et s'impatiente  
vers une autre vie.*

*Toi qui sépares et qui attires,  
changeante comme la mer, —  
glace, soudain, où notre figure se mire  
mêlée à ce qu'on voit à travers ;*

*échantillon d'une liberté compromise  
par la présence du sort ;  
prise par laquelle parmi nous s'égalise  
le grand trop du dehors<sup>2</sup>.*

On pourrait appliquer le terme *fenestration* à l'ensemble des livres de J.-B. : une suite d'ouvertures pratiquées au fil du temps, des rencontres qui ont ponctué le cours du temps, des mouvements de flux et de reflux qui ont scandé ces rencontres. « Je pourrais retracer les étapes de ma vie comme une succession de fenêtres qui s'ouvrent », dit-il après avoir précisé : « La table où

---

<sup>1</sup> Écrivain.

<sup>2</sup> Toutes les citations de Rilke sont extraites du cycle « Les Fenêtres », in *Poèmes en langue française. Œuvres poétiques et théâtrales*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1997, p. 1135-1139.

j'écris : toujours au bord d'une fenêtre<sup>3</sup>. » Au bord, à côté, tout près, en marge ; juste ce qu'il faut de distance pour équilibrer au plus fin le proche et le lointain, le dedans et le dehors, l'intime et l'étranger. L'un et l'autre ; à commencer par l'autre (les autres) qui murmure(nt) au fond de soi. *Quand une vie se verse et s'impatiente / vers une autre vie...* Il faut avoir aménagé du vide en soi, un espace d'écoute, une clairière de regard, pour qu'une vie puisse se verser vers une autre, y transparaître, s'y réfléchir ; s'y écouler, sans y stagner.

\*\*\*

Qu'est-ce qu'une fenêtre ? Une bordure, un cadre qui détache et révèle un pan du visible en épanchement et changement continuels, mais non réguliers ; vitesse et lenteur y alternent. Dans le tableau mouvant ainsi délimité, se pose par instants, légère, une touche de *charme*.

*Comme un beau cadre ajoute à la peinture,  
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,  
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté  
En l'isolant de l'immense nature<sup>4</sup>...*

Ces vers de Baudelaire célébrant la capacité de rehausage propre aux cadres entourant les tableaux sont en accord avec la méditation de Pontalis sur la fécondité d'inspiration dont sont porteuses les fenêtres.

Mais un cadre n'ajoute aucun enchantement, une fenêtre ne dévoile rien de surprenant, de troublant, si le contemplateur n'est pas sensible à la poésie – et à la rigueur – de leur géométrie, telle que l'évoque Rilke :

*N'es-tu pas notre géométrie,  
fenêtre, très simple forme  
qui sans effort circonscris / notre vie énorme ?*

*Celle qu'on aime n'est jamais plus belle  
que lorsqu'on la voit apparaître  
encadrée de toi ; c'est, ô fenêtre,  
que tu la rends presque éternelle.*

*Tous les hasards sont abolis.*

---

<sup>3</sup> J.-B. Pontalis, *Fenêtres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p.16. 3 – C.

<sup>4</sup> Baudelaire, « Le cadre », in *Les Fleurs du mal*.

*L'être se tient au milieu de l'amour,  
avec ce peu d'espace autour  
dont on est maître.*

Cela exige de la part du regardeur un travail de cadrage consistant en une attention à porter sur la trouée offerte, et à la soutenir dans un mélange de patience et d'impatience, d'éveil aigu et de rêverie, jusqu'à ce que cette trouée se fasse scène. Alors, un étonnement (stupeur ou ravissement) peut survenir, un presque-rien peut soudain prendre la dimension d'un événement, voire d'un avènement. « Arrive, l'inconnu, écrit Pontalis dans *Le Dormeur éveillé*. C'est aussi l'inconnu qui surgit dans ce temps extraordinaire – car il vient inopinément faire irruption dans l'ordinaire de nos jours – où l'on tombe amoureux : merveilleuse catastrophe ! C'est encore lui qui parfois se présente au cours des séances d'analyse : soudain quelque chose d'inconnu, aussi bien à l'un qu'à l'autre, quelque chose d'inattendu, d'imprévisible et pourtant de déjà là mais innommé, entre en scène. Qu'est-ce qu'Arrive ? Tout ce qui nous échappe<sup>5</sup>. »

Qu'est-ce qu'une fenêtre ? La scène d'une petite dramaturgie, d'une furtive apocalypse quand l'ailleurs qui se donne à voir dans l'embrasement – un bout de ciel, des traînées de lumière, une parcelle de paysage, une vue sur cour, sur rue, sur toits, des silhouettes... – vient subrepticement nous toucher, et ranimer quelque souvenir enfoui en nous, ou susciter une vision, une pensée, une intuition. Mais cela est labile, s'estompe vite ; il faut tâcher de le transcrire, de lui donner forme, un peu de poids, de résonance, à travers une narration. Au début de son récit *Un homme disparaît*, Pontalis s'adresse une injonction : « Il faut absolument que j'écrive cette histoire. [celle d'un homme aperçu montant dans un autobus puis échappant à sa vue mais le laissant hanté par la question de savoir qui est cet homme – pour lui –, qui est cette ombre.] Quelle histoire ? L'histoire de qui ? Je n'en sais rien. Je veux seulement qu'à la place de la vision dont la persistance me lasse, mais dont je crains en même temps que l'intensité ne faiblisse, vienne une histoire. Une histoire qui déploiera l'image, qui peut-être me délivrera de sa fixité<sup>6</sup>. » Seules la rumeur, la pulsation, la saveur des mots peuvent délivrer les images, les voix, les passions, de leur fixité. Et peu importe si nous ignorons où nous allons, ce qui compte, c'est d'aller. D'écrire, donc.

---

<sup>5</sup> J.-B. Pontalis, « Cet inconnu nommé Arrive », in *Le Dormeur éveillé*, Paris, Mer-cure de France, 2004, p. 28.

<sup>6</sup> J.-B. Pontalis, *Un homme disparaît*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 17.

Mise en scène, en mouvement, mise en mots, mise en page, mise au monde : c'est pareil. Regarder, écouter, songer, cadrer la vision, l'écouter et le songer tout en laissant vibrer les hors champs, et de la place pour l'inattendu, l'inespéré, c'est cela écrire.

*Comme tu ajoutes à tout,  
fenêtre, le sens de nos rites :  
Quelqu'un qui ne serait que debout,  
dans ton cadre naturel attend et médite.  
Tel distrait, tel paresseux,  
c'est toi qui le mets en page :  
il se ressemble un peu,  
il devient son image.*

L'analyse, le rêve, l'écriture (ces « trois moments actifs qui me déprennent de moi-même », dit Pontalis dans *Fenêtres*), procèdent ainsi, par incessants va-et-vient entre dehors et dedans, faits réels et fiction, par constant balancement entre observation, discernement, méditation, et distraction, mémoire fantasque, rêverie de dormeur aux aguets.

\*\*\*

Qu'est-ce qu'une fenêtre ? Une page, une plage, une page-palimpseste, une plage à marées. « Basse mer, pleine mer, marée basse, marée haute, marée montante, marée descendante, grande marée. Ces mots, à eux seuls, me donnent à rêver<sup>7</sup>. » Les mots, toujours, leur respiration, l'amplitude de leur souffle. J.-B. a aimé s'y plonger plus encore que dans la mer. Dans leur immense étendue, il se trouvait « tout entier dans le présent », hors d'âge, mais brassant tous les temps, tous les âges, et tant de voix qui avaient nourri la sienne, et toujours dialoguaient avec elle, en basse continue ou par intermittences. « Marée basse, marée haute, cette alternance est à l'image de ma vie, de toute vie peut-être<sup>8</sup>. »

Marée haute, marée basse. Apparition, disparition, arrivée, éloignement. Spirale de présence sur fond d'absence en crue ; ou bien l'inverse. «

---

<sup>7</sup> J.-B. Pontalis, *Marée basse marée haute*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2013, p. 135.

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 136.

Un homme disparaît, *vanishes*. Il s'absente. Il est là<sup>9</sup>. » Il est là – pour avoir été là un jour, pour avoir paru dans le visible, pour avoir vécu ; son absence, même définitive, ne peut pas abolir ce fait, cette inscription dans le temps. Des traces de son passage demeurent, quelque part dans le temps. Dans ses livres, J.-B. évoque nombre de personnes disparues, de simples connaissances ou des proches, des passants parfois, comme le Julien Beaune de son récit *Un homme disparaît*. Chaque fois, c'est une fenêtre qu'il entrouvre sur leur absence, cadrant alors celle-ci de telle façon, en peu de mots et sobrement souvent, qu'elle se retourne en furtive présence, en trouble, en désir de faire connaissance – juste en passant, à la lisière de la déprise.

*Marée basse marée haute*. La dernière phrase de ce livre posthume est : « La vie s'éloigne, mais elle revient. »

---

<sup>9</sup> J.-B. Pontalis, *Un homme disparaît*, *op. cit.*, p. 144.